

## **Le café-théâtre l'Aparté : vie et mort d'un espace de liberté** Entretien avec Nadine Vincent

Étienne Bourdages

Number 115 (2), 2005

Théâtre hors les murs

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/24857ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Bourdages, É. (2005). Le café-théâtre l'Aparté : vie et mort d'un espace de liberté : entretien avec Nadine Vincent. *Jeu*, (115), 143–148.

# Le café-théâtre l'Aparté : vie et mort d'un espace de liberté

Entretien avec Nadine Vincent

Au moment où elle ouvrait l'Aparté en collaboration avec sa sœur en décembre 1999, Nadine Vincent achevait un doctorat en linguistique. Chargée de cours, puis professionnelle de recherche durant les années qu'a duré l'aventure du café, elle travaille aujourd'hui à l'Université de Sherbrooke avec l'équipe de rédaction d'un dictionnaire du français standard en usage au Québec.

*Comment l'Aparté a-t-il vu le jour ?*

**Nadine Vincent** – Sur un coup de tête ! Même si je me considère comme une spectatrice professionnelle, je ne suis pas issue du milieu théâtral et je ne le fréquente pas ou très peu ; je ne me destinais donc pas à ouvrir un café qui soutiendrait le théâtre. Je n'ai pas été inspirée par ma propre fréquentation des cafés-théâtres, car, à vrai dire, je n'en avais aucune expérience, sinon que j'avais entendu parlé comme tout le monde de la première Licorne, boulevard Saint-Laurent. J'ai acheté l'immeuble de la rue Saint-Denis – dont le rez-de-chaussée était anciennement occupé par un salon de coiffure – le 17 mars 1999 et, deux mois plus tard, je décidais d'ouvrir un café ! Je n'avais aucun objectif commercial. Le concept de l'Aparté n'a jamais vraiment été réfléchi. En fait, au départ, je pensais ouvrir un café-librairie parce qu'il n'y en avait pas à Montréal et, quand je vais à Paris, j'adore aller dans ces endroits-là. Dans une librairie, il y a beaucoup de livres mais souvent très peu d'affluence. Ouvrir un café-librairie permettrait de créer des événements. L'été précédant l'ouverture, j'étais allée au Festival d'Avignon, j'avais fait le tour des librairies théâtrales de Paris, j'avais visité la Comédie-Française, commandé des revues spécialisées ; j'allais ouvrir ma propre librairie théâtrale à Montréal. Mais, à mon retour, je me suis rendu compte que je n'étais pas libraire, que ça prend une vocation pour faire ce métier.

*Vous entreteniez tout de même une passion pour le théâtre ?*

**N. V.** – Oui. Depuis l'âge de 16 ans environ, j'assiste régulièrement à des spectacles. À une époque, j'ai moi aussi écrit dans *Jeu*, j'ai enseigné la critique à l'université, j'ai même travaillé un temps au Quat'Sous. Pour moi, ces expériences sont des accidents de parcours. J'ai effectivement un intérêt marqué pour le théâtre, mais il reste depuis toujours un violon d'Ingres, mon loisir principal : je n'ai jamais eu envie de monter

sur la scène, ni rêvé en faire un métier ; je n'ai jamais pensé et je ne pense toujours pas que ma vie doit être consacrée au théâtre. L'Aparté a finalement pris la forme qu'il avait parce que j'adore le théâtre et parce que je trouvais qu'il manquait de lieux où les spectateurs et les gens du métier pouvaient se rencontrer. Ce qui m'intéressait, c'était de rendre les choses possibles, de faire le pont entre le public et tous ces artistes qui avaient du talent. Le nom « l'Aparté » fait d'ailleurs référence au lien direct entre les comédiens et les spectateurs. Le café allait créer un point de repère permettant au public de savoir ce qui se passait dans les théâtres montréalais. De plus, le café était situé en face de l'École nationale de théâtre : je me disais qu'il serait une première tribune pour les étudiants, qu'il pourrait leur donner l'occasion de faire des essais. Quelques-uns d'entre eux y ont même travaillé comme serveuses ou cuisiniers. Or, comme les étudiants n'ont pas beaucoup de temps libre et comme ce genre d'endroit n'existait alors à peu près pas à Montréal, très vite, ce sont les professionnels qui ont envahi la petite scène.



*Est-ce que vous aviez déjà l'intention d'en faire une scène politisée ?*

N. V. – Il est important de comprendre qu'à l'Aparté il y avait deux types d'événement, car, outre nos propres prises de parole, il y avait aussi ce que des petites compagnies nous proposaient. Le premier spectacle venait d'ailleurs de l'extérieur, c'était une lecture d'*Andromaque* faite par des finissants du cégep de Saint-Hyacinthe. Cela dit, le théâtre politique était effectivement très présent dès le début parce que j'ai toujours été politisée. Un ami – le comédien Denis Trudel – et moi trouvions que ce genre était absent de la scène depuis trop longtemps, nous en avons donc profité pour en faire durant une semaine de mises en lecture en février 2000. L'avantage de la mise en lecture, c'est qu'il n'y a pas les contraintes de la scénographie. Le contact entre le texte et les spectateurs est direct. Et l'intérêt était là : chaque fois que



*Ubu sur la table* de Francis Monty et Olivier Ducas (Théâtre de la Pire Espèce), présenté au café-théâtre l'Aparté de 2000 à 2002. Photo : David Lavoie.

*Ubu sur la table* est pour ainsi dire né dans un café-théâtre : Olivier Ducas et Francis Monty y ont trouvé un rapport privilégié avec les spectateurs, une relation permettant à leur élucubration de cuisine de prendre forme. Ce spectacle a, en effet, connu ses premiers spectateurs à la Brasserie Laurier et au Farfadet. En 2000, lorsque l'Aparté a ouvert ses portes et offert sa tribune aux artistes, le duo y a presque élu résidence, jouant sa pièce une ou deux fois par semaine pendant plus d'une année. Le spectacle a trouvé là sa maturité, des alliés de diffusion et de création, et des fidèles. Le café-théâtre est un lieu contraignant. Mais peut-être est-ce là son plus grand intérêt, les limites techniques forçant l'inventivité ! Au-delà du contenu, c'est la « légèreté » des spectacles qui en sortent (ou y vivent) qui est remarquable. Celle-ci favorise grandement la longévité d'un spectacle par la rencontre de nouveaux publics. Ce sont là des axes d'évolution essentiels pour le théâtre. Force est de constater que la Pire Espèce s'est développée autour d'une bière et d'un allongé !

**Mélanie Carbonneau**

Responsable des communications, Théâtre de la Pire Espèce





*Improvisons des élections,*  
présenté au café-théâtre  
l'Aparté en 2000. Sur la  
photo : Guillermina Kerwin  
et Louis Champagne.  
Photo : Richard Martineau.

nous faisons des lectures de textes politiques, les débats éclataient dans la salle. Nous nous sommes mis à la recherche de ce genre de textes, ce qui ne posait pas vraiment de problème puisque la bibliothèque de l'école était à notre portée, sauf lorsqu'on a voulu trouver des textes québécois. De récents, il n'y en avait pour ainsi dire pas, et les anciens étaient écrits pour vingt à vingt-cinq comédiens. Nous avons alors décidé de rassembler des auteurs, d'organiser des groupes de discussion desquels chacun partait avec un mandat, celui d'écrire une courte pièce d'une vingtaine de minutes, présentant un point de vue très clair et encourageant un débat public. Outre Denis Trudel et moi, il y avait Nicole Bélanger, Pierre Drolet, Francis Dupuis-Déri, François Parenteau et François Patenaude. Le nom « zapartiste » est en fait apparu dès ce moment-là, avant même le premier cabaret politique des Zapartistes.

### *Ce qui nous ramène à quelle date précisément ?*

N. V. – Le café a ouvert ses portes le 15 décembre 1999. Les premières lectures politiques ont eu lieu autour de février 2000. L'automne suivant, il y a eu des élections fédérales; pour l'occasion, nous avons organisé un spectacle d'improvisation politique, intitulé justement *Improvisons des élections*. Christian Vanasse et Frédéric Savard se sont alors joints à nous, et nous avons eu l'idée de monter un véritable cabaret politique, que nous avons présenté le 24 février 2001: Pierre Drolet, Guillermina Kerwin, François Parenteau, Frédéric Savard, Denis Trudel et Christian Vanasse étaient alors sur scène, tandis que Nicole Bélanger, Francis Dupuis-Déri, François Patenaude et moi-même nous tenions en coulisses. Nous avons besoin de prendre la parole, nous ne cherchions pas à faire carrière. Cependant, nous avons rapidement constaté que si le théâtre politique présenté au début avait bien marché, l'humour politique, lui, créait un délire total. Les Zapartistes sont ensuite allés au Printemps de Québec. Guillermina ne nous a pas suivis. C'est à ce moment que Geneviève Rochette s'est jointe au groupe<sup>1</sup>. Ils gagnaient en popularité. Ils sont très vite devenus trop gros pour le café. Il a donc fallu les en sortir. Mais, entre-temps, le groupe a aussi fait d'autres types d'activités à l'Aparté. Pendant deux ans, nous avons organisé, en contrepartie du Festival Juste pour rire, le Festival C'pas juste pour rire !, franchement anti-Rozon et anti-monopole, afin de signifier que l'humour ne sert pas seulement à se taper sur les cuisses, qu'il faut qu'il ait du contenu.

### *Devant un tel succès, comment expliquer que vous en soyez venue à fermer boutique ?*

N. V. – Comme je vous le disais, l'idée d'ouvrir un café-théâtre nous est venue de manière assez impromptue. Les décisions qui étaient prises à l'Aparté n'ont jamais été des décisions d'affaires. Aussi, les artistes qui venaient y jouer n'avaient pas de frais

1. Nadine Vincent ajoute en aparté que les Zapartistes se plaisent à se décrire comme un groupe à géométrie variable, qui sera peut-être un jour entièrement constitué de membres qui n'auront pas connu l'époque du café de la rue Saint-Denis. En effet, après quelques mois, Bélanger, Drolet, Dupuis-Déri, puis Trudel, en octobre 2003, ont quitté le navire. En avril 2005, c'est au tour de Savard et de Rochette de partir, alors que Gary Boudreault se joint à eux à titre d'artiste invité.

de location à payer. Je suis encore convaincue que c'était la meilleure façon de fonctionner. Seulement, le volet restaurant de l'entreprise est peu à peu devenu lourd. Les multiples réglementations à respecter devenaient accablantes, voire épouvantables. Par exemple, au début, il y avait un prix d'entrée, mais nous n'avions pas de permis. L'inspecteur de la Ville, voyant bien que le café était bon pour le quartier, nous a plutôt suggéré de passer le chapeau. De plus, nous ne pouvions admettre que vingt-cinq personnes à la fois – parce que nous n'avions qu'une seule toilette; or, certains spectacles en attiraient plus d'une cinquantaine. Nous travaillions donc constamment dans l'illégalité. Nous étions ambitieux, mais nous ne voulions pas non plus que les prix soient exorbitants. Au bout du compte, c'est le restaurant qui a mis le café-théâtre dans le trou. Étant le seul soutien financier, je n'arrivais plus à suivre. Je travaillais aussi à l'extérieur, donc, autant sur le plan du temps que sur le plan financier, je n'arrivais plus. De toute façon, à force de me promener avec les Zapartistes, je me rendais de plus en plus compte que je n'avais pas du tout la personnalité de celle qui reste chez elle à attendre. Mon associé de l'époque, Richard Martineau, un ami de longue date, a voulu continuer en faisant cavalier seul pour s'apercevoir que l'entreprise n'était pas viable. Avant d'être forcés de déclarer faillite, nous avons décidé de mettre la clé sur la porte en mai 2003.



*Est-ce dire que restauration et culture ne font pas bon ménage ?*

N. V. – Le public et les artistes répondaient positivement. Pour ces derniers, ce lieu de rencontre paraissait essentiel. C'était un besoin, ça paraissait évident. Mais, à partir de là, pourquoi est-ce qu'il n'y a pas davantage de cafés-théâtres ? Je ne sais pas. De manière générale, la jonction entre café et culture est assez événementielle : lorsqu'il y avait des soirées philosophiques au Porté disparu, ça n'en faisait pas un café philosophique... Ce sont des entreprises qui se transmettent difficilement parce qu'elles sont souvent portées par la personnalité de ceux qui les ont instiguées.

*Qui constituait la clientèle du café ?*

N. V. – Le midi, c'était surtout des gens d'affaires des alentours. Le soir, ça pouvait venir de partout, selon le spectacle présenté. Le succès de plusieurs représentations reposait sur le bouche à oreille entre amis, seulement, on fait vite le tour de ses amis. Malgré le succès des Zapartistes, qui aurait pu nous encourager à agrandir, le café était souvent vide. J'ai aussi comme principe de ne jamais faire de publicité. De toute façon, je ne suis pas certaine que le public serait venu de très loin pour voir quelque chose de totalement inconnu. À part quelques rares exceptions, l'Aperté accueillait surtout la population du Plateau.



*Vous sentiez que le milieu avait besoin d'un lieu comme l'Aparté ?*

N. V. – Je ne suis pas la mieux placée pour témoigner de l'impact qu'a pu avoir l'Aparté sur le milieu théâtral montréalais. D'ailleurs, je n'étais même pas consciente que le milieu savait que l'Aparté existait, surtout durant les longues soirées au cours desquelles on attendait que le public et les clients se présentent. Je rencontre encore des artistes qui me rappellent à quel point le café a été important pour eux. Par exemple, le Festival du Jamais lu, qui en est à sa quatrième édition cette année, est né à l'Aparté. En fait, le Festival reprend la formule de l'Aparté et en fait un événement annuel. Il y a, dans une mise en lecture, une magie, une dynamique, qu'il n'y a pas dans une production finie. Le Festival a conservé l'ambiance de *party* qui régnait chez nous. Ce n'est pas institutionnel du tout. Le contact avec le public, l'échange entre la salle et la scène est fondamental. D'ailleurs, les Zapartistes ont eux aussi gardé cette formule, autant que faire se peut, en présentant les spectacles au Lion d'Or, par exemple, et en se mêlant au public après la représentation. *Ubu sur la table* du Théâtre de la Pire Espèce, qui a été présenté au café pendant plus d'un an, suggère également une interaction avec le public. La Société Richard III de Daniel Paquette et les Productions « Et Jules à mes côtés... » de Marie-Louise Leblanc ont également contribué fortement à la vitalité théâtrale du café. L'endroit, pour utiliser un beau lieu commun, constituait un creuset. Tout le monde s'y retrouvait, ce qui a donné lieu à de belles rencontres théâtrales. Aujourd'hui, les rencontres entre les artistes de la relève existent encore, c'est le contact avec le public qui se fait autrement. Pour jouer, même dans les petites salles comme Fred-Barry ou la Petite Licorne, il faut aller chercher du financement, car ce sont des lieux de production. Tandis qu'au café les jeunes se réunissaient quelques fois, faisaient quelques répétitions ; même sans un sou, ils avaient la possibilité de tester leur travail. J'ai toujours dit – avant, pendant et après – qu'en ouvrant l'Aparté, je voulais ouvrir un espace de liberté. Il y a toutefois des inconvénients à vouloir faire les choses autrement, en ne se pliant pas au système.

*La fermeture n'est donc pas due à un manque d'intérêt des artistes ?*

N. V. – Non. Nous avons toujours des propositions pour de nouvelles présentations. Si bien qu'une année nous avons organisé un off-FTA – qui n'était pas du tout en

L'Aparté a été un lieu de bouillonnement intellectuel et créatif. Grâce à Nadine Vincent, nous avons un endroit où tout était possible. Nous pouvions choisir des textes qu'aucun théâtre n'aurait accepté de monter entre ses murs, car il n'y avait là aucun autre mandat que de faire du théâtre : pas d'argent à quémander, pas de projet à justifier, pas de budget, pas de publicité, rien pour mettre des bâtons dans les roues de la création ! Ce lieu, c'était un endroit pour rencontrer un auteur qui voulait faire jouer sa pièce, un scénographe qui avait envie de dessiner pour un texte précis ou l'acteur qui manquait à une distribution. Quand on disait : « Ça va être à l'Aparté... », tous avaient envie d'embarquer parce que ce serait du vrai théâtre. Tout le monde était prêt à faire des expériences, et les spectateurs en redemandaient. Je m'y suis fait les dents sur une vingtaine de textes. J'ai pu, grâce à cet endroit, faire connaître la Société Richard III et lui donner une personnalité bien à elle.

**Daniel Paquette**

Directeur artistique, Société Richard III

réaction contre le Festival officiel, mais qui voulait au contraire profiter de l'effervescence qu'il suscitait –, que nous appelions le Festival de théâtre de l'Aparté, pour donner la chance à tous les petits groupes qui nous fréquentaient de présenter leur projet. Toutefois, si certains spectacles comme *Ubu sur la table* et les Zapartistes avaient un public particulier qui, lui, venait systématiquement souper au café avant le spectacle, ce qui était rentable, pour les mises en lecture le public n'arrivait souvent qu'une demi-heure avant le début du spectacle et ne consommait qu'une tisane. Le lieu était utile, et nécessaire même, mais, dans ces conditions, l'Aparté devenait une pure œuvre de charité.

À vrai dire, nous avons fermé à cause de moi et non parce que le public ne répondait pas à l'appel ou parce que les gens de théâtre n'avaient plus d'idées. J'étais épuisée, écœurée; j'avais ouvert le café pour m'amuser et je ne m'amusais plus. Si j'avais eu la vocation, je me serais sans doute démenée davantage, j'aurais essayé d'obtenir des subventions, ce que je n'ai pas fait. C'est connu, au Québec, le théâtre ne peut vivre s'il n'est pas subventionné. Par contre, pour vivre de subventions, ça prend une discipline et une vocation particulières, ce que je n'ai pas. Pour que ce genre de lieux survive, il faut inévitablement qu'il soit subventionné, mais j'aurais été incapable de fonctionner dans ce cadre-là. Je suis contente que le café ait existé, mais je suis aussi soulagée qu'il soit maintenant fermé. Il a eu une vie courte, mais intense. Ceux qui y étaient s'en souviennent... Il fallait y être. Mais la vie continue. Je ne suis pas triste, au contraire... La mort de l'Aparté n'est pas un échec. C'est en fait une réussite qu'il ait existé aussi longtemps. De toute façon, je n'aurais pas été en mesure de vivre à ce rythme-là pendant dix ans. Ouvrir l'Aparté, c'était comme ouvrir les portes de ma maison et dire à des gens de théâtre: « Amusez-vous. » D'ailleurs, au début, les répétitions avaient lieu chez moi, à l'étage au-dessus. C'était même devenu un problème: le café était habité par des personnes qui s'y sentaient tellement chez elles que d'autres, qui venaient pour la première fois, se demandaient si elles pouvaient entrer. L'expérience était *tripante*, mais en même temps très envahissante, et ce, sept jours par semaine. Enfin, on ne peut pas considérer la fin de l'Aparté comme un échec puisque, sans lui, le Festival du Jamais lu n'aurait pas vu le jour et les Zapartistes non plus. ¶



Les Zapartistes au café-théâtre l'Aparté. Sur les photos: lecture du manifeste lors du *Cabaret des Zapartistes* en 2001 (Denis Trudel, François Parenteau, Christian Vanasse, Frédéric Savard et Geneviève Rochette) et le Festival C'pas juste pour rire! en 2002 (Christian Vanasse et Denis Trudel). Photos: Louis Lompré.